

## XYZ. La revue de la nouvelle

### Robe légère

Françoise Beaudry-Riendeau



Number 63, Fall 2000

Apparences

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/4156ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Beaudry-Riendeau, F. (2000). Robe légère. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (63), 36–37.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2000

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

**é**rudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

## Robe légère

Françoise Beaudry-Riendeau

**E**lle va, elle vient parmi les chaudes plates-bandes. Elle soupire, les plantes s'exhalent. Une moiteur parfumée stagne dans l'atmosphère. Ses pas impubères sautillent joyeusement sur les pierres qui transpirent. Elle est en mouvement, toujours active dans cet air qui fait halte à l'abri des murs. Elle promène un arrosoir trop tiède au-dessus des corolles appesanties. Quand la brise repassera-t-elle ?

Une silhouette se tourne vers elle dans l'angle qu'elle néglige. Un regard la suit comme une mouche, braqué sur ses gestes coulants, image d'une eau libre. L'homme fait un signe de la main. Ses doigts bougent à peine : repliés vers son torse bombé, ils se mettent à onduler discrètement. Elle ne voit rien. Il attend. Son deuxième appel passe inaperçu. Il ne veut pas qu'on entende sa voix. Des cailloux fuient sous ses semelles. Elle capte ce roulement, pivote vers lui en se redressant. Il tend le bras dans sa direction. Incrédule, elle s'arrête. Le signal qui l'interpelle devient plus insistant. Elle s'avance, il palabre à voix basse et continue et continue afin de ne pas cesser de contempler ces formes fraîches, ces formes frêles, ces formes femmes à travers la robe légère, la batiste pêche, humide comme un frisson fiévreux. Les mots chuchotés l'incitent à déposer son arrosoir, à franchir la barrière. Un moteur démarre et s'éloigne, laissant derrière un grondement qui tourmente le silence, le grisaille.

Les minutes s'allongent, s'alourdissent, deviennent une ou deux heures, comment savoir, je ne suis qu'un jardin et le temps des humains n'est pas celui des fleurs. Avant qu'elles n'aient eu le temps de pousser, une voiture arrive. Dedans, on perçoit de la musique à travers les vitres closes. Elles doivent être noires, tant est grand le vide. Pas de paroles sur les notes, pas de phrases échangées lorsque la portière s'ouvre, se referme. À peine un corps menu a-t-il le temps de s'échapper. Une démarche incertaine s'attarde entre les sages rangées. Elle remue le sable de ma

mémoire. Une robe ternie s'accroupit entre les herbes lasses d'attendre. Tout se fripe, le ciel, les fleurs, le regard posé sur elles, les lèvres qui les frôlent. Les cuisses, les mollets tantôt allègres capitulent dans le sentier.

De la maison accourent père et mère. Ils sont inquiets, furieux, contents de retrouver la petite? Non, atterrés devant le brouillard qui suinte de ses yeux, perle sur ses seins raidis. Ils voudraient la prendre dans leurs bras. Mais ils ont peur.

La jeune fille sort de sa poche un sac de papier aussi chiffonné qu'une vieille vie. Elle le secoue violemment pour le faire éclater. Il résiste. Elle le lance par terre, le piétine avec fureur, le déchire, le massacre. Une poignée de bonbons s'éparpille à tous les diables. Elle poursuit chacun, l'écrase, l'anéantit. Un dernier s'avère plus résistant que les autres. Il refuse de se laisser broyer. Elle saisit une roche, le frappe, il s'effrite. Elle écrase les débris, les forçant à s'enfoncer dans le sol, puis se jette par-dessus. Se roule, s'agite, se débat contre les plantes qu'elle casse et arrache sans pitié. Un cataclysme qui sème le vide. La robe souillée, le corps spolié, elle s'immobilise face contre terre, maculée jusqu'à la racine des cheveux.



Dans l'allée, un journal détrempe colle au banc, colle aux fesses. On y a beaucoup parlé de la petite. Maintenant, c'est fini. La sentence est aussi légère qu'une robe de canicule. Un homme mûr s'est approprié une poupée, cueillie à la frontière de l'enfance et de la jeunesse. Puis il l'a ramenée au bercail sans blessures graves apparentes, juste un peu dégonflée peut-être... Responsable? Avec les parents, à cause de la robe... relevée par un souffle de plomb qui a tué la brise.